

# L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 31 JANVIER 1861.

No. 14.

## DIOGÈNE.

Un jour Diogène s'aperçut que Platon, dans un repas très-magnifique, ne mangeait que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage, ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait passer en Sicile? Moi, répondit Platon, je ne vivais ordinairement en Sicile que de câpres, d'olives et d'autres choses semblables, comme je fais dans ce pays-ci. Quoi donc! répliqua Diogène, était-il besoin pour cela d'aller à Syracuse? est-ce que dans ce temps-là il n'y avait ni câpres ni olives à Athènes?

Un jour Platon traitait quelques amis de Denys le tyran. Diogène entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis et dit: Je foule aux pieds le faste de Platon. Oui, Diogène, répondit Platon, mais c'est par une autre espèce de faste.

Certain sophiste voulût un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogène: vous n'êtes pas ce que je suis, lui dit-il; je suis un homme, et par conséquent vous n'êtes pas un homme. Ce raisonnement serait vrai, répondit Diogène, si tu avais commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis, parce que tu aurais conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grèce il avait vu des hommes sages: J'en ai bien vu des enfants à Lacédémone, répondit-il; mais pour des hommes je n'en ai vu nulle part.

Il se promenait un jour, en plein midi, une lanterne allumée à la main; on lui demanda ce qu'il cherchait: Je cherche un homme, répondit-il.

Une autre fois, il se mit à crier dans le milieu d'une rue: o! hommes! hommes! Quantité de gens s'assemblèrent autour de lui: Diogène les chassait avec son bâton, ce sont des hommes que j'appelle, dit-il.

Démosthène dînait un jour dans un cabaret; il vit passer Diogène; il se cacha aussitôt. Diogène l'aperçut: Ne te caches point, lui dit-il: car plus tu te caches dans le cabaret, et plus tu t'y enfonces.

Diogène se rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or et le marbre étaient en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se

mit à tousser; il fit deux ou trois efforts, et cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montait ce palais. Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher.

Un jour il entra, à demi rasé, dans une chambre où des jeunes gens se réjouissaient ensemble; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogène, pour les punir, écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avaient frappé; il attacha ce papier sur son épaule, et se promena au milieu des rues, afin de les faire connaître à tout le monde et de les décrier.

Un jour, certain scélérat lui reprochait sa pauvreté: Je n'ai jamais vu punir personne pour ce sujet-là, dit-il; mais j'en ai bien vu pendre des gens parce qu'ils étaient des fripons.

Il disait souvent que les choses les plus utiles étaient ordinairement les moins estimées; qu'une statue coûtait trois mille écus, et qu'un boisseau de farine ne se vendait pas vingt sous.

Un jour, comme il était près d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale: Quand on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver?

Diogène fut pris un jour, près de Chéronée, par des Macédoniens qui l'allèrent présenter aussitôt au roi Philippe. Philippe lui demanda ce qu'il était: Je suis l'espion de ton avidité insatiable, répondit-il. Le roi fut si content de sa réponse qu'il le mit en liberté et le renvoya.

Diogène croyait que les sages ne pouvaient jamais manquer de rien, et que c'était à eux à disposer de tout ce qui était au monde: Toutes choses appartiennent aux dieux, disait-il; les sages sont amis des dieux; entre amis toutes choses sont communes, et par conséquent toutes choses appartiennent aux sages. C'est ce qui faisait que, quand il avait besoin de quelque chose, il disait qu'il la demandait à ses amis.

Un jour Alexandre, passant par Corinthe, eut la curiosité de voir Diogène qui y était pour lors; il le trouva assis au soleil dans le Cranée, où il raccommodait son tonneau avec de la glu. Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il. Es-tu bon

ou mauvais? reprit Diogène. Je suis bon, répartit Alexandre. Hé! qui est-ce qui craint ce qui est bon? reprit Diogène. Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit: Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène; je serai bien aise de te secourir; demande moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogène; tu empêches que je ne jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme audessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas et qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites? Les courtisans d'Alexandre étaient fort indignés qu'un tel roi fit tant d'honneur à un chien comme Diogène, qui ne se levait pas même de sa place. Alexandre s'en aperçut: il se retourna et leur dit: si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.

Pendant que Diogène était ainsi dans l'esclavage, quelques amis s'intéressèrent pour l'en tirer. Vous êtes des fous, leur dit-il: vous vous moquer bien de moi; ne savez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent? Au contraire, ce sont ceux qui le nourrissent qui sont ses esclaves.

Un jour Diogène entendit un héraut qui publiait que Dionipe avait vaincu des hommes aux jeux olympiques: Mon ami, lui dit-il, dis des esclaves et des malheureux; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disait: vous êtes vieux, il faudrait vous reposer à présent. Quoi! dit-il, si je courais, faudrait-il me relâcher à la fin de ma course? Ne serait-il pas plus à propos que je fisse tous mes efforts?

En se promenant dans les rues, il aperçut un homme qui avait laissé tomber du pain, et qui avait honte de le relever: Diogène ramassa une bouteille cassée, la promena par toute la ville, pour lui faire connaître qu'on ne devait pas rougir quand on tâchait à ne rien perdre.